Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 38 (1905)

Heft: 5

Artikel: Sénèque [suite]

Autor: Farel, P.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379786

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SÉNÈQUE

PAR

P. FAREL[1]

pasteur à Congénies (Gard).

VII

Voici les faits principaux de la vie de L. Anneus Seneca : Il naquit en l'an 2 ou 3 de Jésus-Christ, à Cordoue, vieille et florissante colonie bétique en Espagne. Il eut pour père Marc Anneus Seneca, que l'on surnomme le déclamateur pour le distinguer de son fils le philosophe. Sa mère s'appelait Helvia, également d'Espagne, femme d'un grand esprit et d'un grand caractère. Son père transporta ses pénates à Rome sous Auguste. Sénèque dut apprendre de son père l'éloquence, mais il eut d'autres maîtres : Attale, Sotion, Papyrius Fabianus, Démétrius le Cynique, pour la philosophie que son père n'aimait guère et pour laquelle il eut lui-même, de très bonne heure, un goût très vif. Il se produisit au forum et au Sénat, où il parla avec tant de succès qu'il excita la jalousie redoutable de Caïus Caligula. Il revêtit des charges et gagnait honneurs et profits, quand, enveloppé sous Claude dans une accusation d'adultère portée par Messaline *(proh pudor!)* contre Julie, femme de Germanicus, il fut exilé en Corse, où il resta huit ans. Agrippine, devenue femme de Claude, fit cesser son exil et le donna pour précepteur à son fils, le futur Néron, qui fut excellent tant qu'il suivit les avis de son maître.

[1] Voir *Revue de théologie et de philosophie*, livraison de mai et juillet, p. 319.

Mais bientôt Néron, devenu empereur, subissant d'autres influences et cédant aux tentations du pouvoir, supporta mal Sénèque, qui chercha à rentrer dans la retraite pour s'adonner exclusivement à la philosophie. C'est dans cette retraite qu'alla le chercher l'ordre de Néron d'avoir à s'ouvrir les veines. Néron prenait prétexte d'une conspiration à laquelle Sénèque était certainement resté étranger. Sénèque reçut bravement cet ordre et s'y soumit; et par sa mort il confirma tous les enseignements de sa vie : il devait avoir un peu plus de soixante ans.

Nous allons maintenant lui donner la parole pour qu'il nous dise lui-même l'ardeur qu'il a mise, jeune et vieux, à cultiver la philosophie.

Sénèque rappelle, dans la lettre 108, qu'il entendit dans sa jeunesse le philosophe stoïcien Attale ; il était très assidu à son école, venait le premier, s'en allait le dernier, l'accompagnait à la promenade, lui posait des questions auxquelles ce philosophe était toujours prêt à répondre, au devant desquelles même il allait. C'est de lui que Sénèque apprit qu'il fallait que maître et disciple eussent même but : le premier celui d'être utile, le second celui de mettre à profit. Celui qui va à l'école d'un philosophe doit emporter chaque jour chez lui quelque chose de bon; il faut qu'il rentre chez lui devenu plus sain ou susceptible de le devenir[1]. » (Il y a là tout une page à citer sur la façon d'entendre les philosophes, très applicable à la façon d'entendre les sermons et même de les faire.)

Je reprends ma citation un peu plus loin, dans la même lettre 108 : « Pour moi, certes, quand j'entendais Attale, déclamant contre les vices, les erreurs, les misères de la vie, il m'est arrivé souvent de prendre en pitié le genre humain, et j'ai cru que cet homme était sublime et élevé au-dessus de l'humanité. Lui-même, il se disait roi, mais il me faisait l'effet d'être bien au-dessus des rois, lui qui se permettait de censurer ceux qui régnaient. Mais lorsqu'il se mettait à faire

[1] Nolo laudes; nolo dicas: o magnum virum, contempsit omnia et, damnatis humanæ vitæ furoribus, fugit. Nihil damnavi nisi me. (Ep. 68.)

l'éloge de la pauvreté et à montrer que tout ce qui dépassait l'utilité était un poids superflu et gênant, j'aurais voulu sortir pauvre de son école. Lorsqu'il se mettait à faire le procès à nos plaisirs, à faire l'éloge d'un corps chaste, d'une table sobre, d'un esprit qui se garde non seulement des plaisirs illicites, mais aussi de ceux qui sont superflus, j'étais disposé à donner des règles à la bouche et au ventre. Il m'en est resté quelque chose, Lucilius. En effet, j'entrais dans tout ce qu'il disait avec un grand entrain ; dans la suite, engagé dans la vie sociale, j'ai conservé quelque chose de ce bon commencement. Depuis lors, j'ai renoncé pour toujours aux huîtres et aux champignons. Je me suis abstenu de parfum, puisque la meilleure odeur du corps, c'est de n'en point avoir [1]. Depuis lors, mon estomac se passe de vin ; depuis lors, je fuis les établissements de bains. Cuire son corps et l'épuiser de sueurs, j'estime que c'est à la fois inutile et voluptueux. Les autres choses que j'avais abandonnées sont revenues, mais de telle sorte que celles dont je ne m'abstiens plus, j'en use modérément, dans les limites voisines de l'abstention, et je ne sais si cette mesure n'est pas plus difficile que l'abstinence. Puisque j'ai commencé à te dire de quel plus grand zèle je me portais à la philosophie dans ma jeunesse que je ne continue à le faire dans ma vieillesse, je n'hésiterai pas à te confesser quel amour de Pythagore m'inspira Sotion. » Sénèque en devint végétarien. « Poussé par cet argument, dit-il, je commençai à m'abstenir de viande ; et, après un an de ce régime, non seulement l'habitude m'en était facile, mais elle m'était douce. Je croyais que mon esprit était plus agile et je ne t'affirmerais pas aujourd'hui qu'il le fût [2]. Tu veux savoir comment j'ai abandonné ce régime? les années de ma jeunesse tombaient sous le règne de Tibère. On chassait alors des rites étrangers. Or c'était regardé comme une preuve de superstition de s'abstenir de la chair de certains animaux. C'est pourquoi, à la prière de mon père, qui sans haïr la philosophie redou-

[1] Quoniam optimus odor in corpore est nullus. (Ibid.)

[2] Et anno peracto non tantum facilis erat mihi consuetudo, sed dulcis, agiliorem mihi animum esse credebam nec tibi hodie affirmaverim an fuerit. (Ibid.)

tait la calomnie (correction de J. Lipse), je revins à l'habitude antérieure, et il n'eut pas de peine à me persuader de mieux dîner à l'avenir. Attale (dans quels détails entraient ces philosophes !) avait l'habitude de faire l'éloge d'un matelas qui résistât au corps : devenu vieux, je fais encore usage d'un pareil matelas, où mon corps ne laisse pas son empreinte [1]. Je t'ai dit tout cela pour te prouver avec quel entrain les jeunes recrues se portent vers tout ce qui est bien, lorsqu'on les y exhorte, lorsqu'on les y pousse. Mais c'est la faute de ceux qui enseignent ; ils enseignent à discuter, non à vivre, et c'est aussi la faute de ceux qui apprennent. Ils viennent vers les maîtres dans le but de cultiver, non leurs âmes, mais leur talent. C'est pour cela que la philosophie est devenue une philologie, une science de mots [2]. » (Ep. 108.)

Voilà avec quelle ardeur Sénèque se porta dans sa jeunesse vers la philosophie. Ce goût lui resta aussi vif et aussi sérieux dans sa vieillesse. Toutes ses lettres, écrites vers la fin de sa vie, quand il avait pris une sorte de retraite, en témoignent.

L'une, entre autres, parle de l'impression profonde que produisit sur lui un ouvrage que, malheureusement, il ne nomme pas, et qui détermina chez lui une sorte de conversion, c'est l'ép. 6. Celui qui a écrit cette lettre montre bien qu'il a conservé toute son ardeur juvénile pour le bien. La voici : « Je sens, Lucilius, que je ne suis pas seulement amendé, mais que je suis transformé, *transfigurari*, non que je promette ou que j'espère qu'il ne reste rien en moi à changer. Eh ! que ne reste-t-il encore à corriger, à affaiblir, à relever ? Mais cela même est la preuve d'une âme qui devient meilleure ; elle voit ses vices qu'elle ignorait. On félicite certains malades lorsqu'ils sentent qu'ils sont malades. Je voudrais te faire part de ce changement si prompt qui vient de se faire en moi. J'aurais ainsi un gage plus sûr de notre amitié, de cette amitié véritable que ni l'espoir ni la crainte ni le souci de l'intérêt ne peut rompre, de cette amitié

[1] Laudare solebat Attalus culcitram quæ resisteret corpori : tali utor etiam senex, in qua vestigium apparere non possit. (Ibid.)

[2] Itaque quæ philosophia fuit, facta philologia est. (Ibid.)

avec laquelle et pour laquelle les hommes meurent[1]. Je t'en citerai beaucoup qui n'ont pas manqué d'amis, mais bien d'amitié. Voilà ce qui ne peut arriver, lorsqu'une volonté pareille unit des hommes dans le désir du bien. Que dis-je? Ils savent, en effet, qu'ils ont tout en commun, et plus que tout, les malheurs. Tu ne saurais te figurer quel changement je vois chaque jour m'apporter. Envoie nous, dis-tu, ces choses dont tu as éprouvé tant de bien. Eh! vraiment, je désire ardemment les faire passer en toi, et c'est pour cela que j'ai tant de plaisir à apprendre pour enseigner; rien ne me donnerait de satisfaction, serait-ce une chose excellente et salutaire, que je devrais savoir tout seul. Si la sagesse m'était donnée à la condition de la tenir enfermée et de ne pas l'offrir à d'autres, je la refuserais. Il n'y a rien, dont la possession soit agréable, quand on en jouit seul[2]. Je t'enverrai ces livres, et pour que tu ne perdes pas de temps à chercher, je mettrai des signes, afin que tu ailles tout droit aux passages que j'approuve et que j'admire. » (Ep. 6.)

Nous voudrions bien avoir ces livres, ou tout au moins les passages que Sénèque a soulignés, et qui lui firent une si grande impression; du moins voilà bien la preuve que le feu sacré brûlait chez lui dans la vieillesse comme dans la jeunesse.

Nous en donnerons une autre preuve plus forte, si c'est possible, et plus touchante.

Il écrit à Lucilius qu'il fait une chose extraordinaire : il retourne à l'école. « Tu me menaces, écrit-il, de rompre avec moi si je te laisse ignorer rien de ce que je fais chaque jour. Vois sur quel pied de simplicité je vis avec toi. Je te confierai même ceci : Je suis les leçons d'un philosophe et voilà déjà le cinquième jour que je vais à son école et que j'assiste à ses discussions depuis la huitième heure. C'est bien ton âge! dis-tu. Eh! pourquoi ne serait-ce pas mon

[1] Illius amicitiæ cum qua homines moriuntur et pro qua moriuntur : multos tibi dabo qui non amico, sed amicitia caruerunt. (Ep. 6.)

[2] Si cum hac exceptione detur sapientia, ut illam inclusam teneam, nec enunciem, rejiciam. Nullius boni sine socio, jucunda possessio. (Ibid.)

âge? qu'y a-t-il de plus sot que de ne pas apprendre parce qu'on a longtemps ignoré? Quoi donc? Je ferais ce que font les petits-maîtres! Heureux s'il n'y a que cela à reprocher à ma vieillesse. Cette école reçoit les hommes de tout âge; devenons vieux dans cette école; suivons-la quand nous sommes jeunes! Quoi! vieillard, j'irais au théâtre, je me ferais porter au cirque; pas de gladiateurs qui lutteraient sans que j'y sois et je rougirais de suivre des leçons de philosophie! Il faut apprendre tant qu'on ignore, et, s'il faut en croire le proverbe, aussi longtemps qu'on vit. Cela n'est vrai de rien autant que de la philosophie. Il faut apprendre à vivre tant que dure la vie[1]. Cependant, ici-même, moi aussi j'enseigne quelque chose. Tu demandes ce que j'enseigne? qu'il faut apprendre même quand on est vieux. J'ai honte cependant du genre humain; toutes les fois que je suis allé à l'école (comme tu sais, il faut passer à côté du théâtre des Napolitains pour aller à la maison de Métronacte), ce théâtre était plein. Il y a un concours de joueurs de cornemuse: grave affaire; un joueur de flûte grec attire aussi du monde. Mais dans cette salle, où l'on enseigne à devenir homme de bien, il n'y a que de très rares assistants, et ceux-ci font l'effet à la plupart de ne rien faire de sérieux; on les tient pour des hommes sans esprit et sans énergie. Que je sois l'objet de ces railleries, j'entendrai sans me troubler ces brocards d'ignorants; l'homme qui va vers le bien doit mépriser le mépris[2]. Continue, Lucilius, et hâte-toi, afin qu'il ne t'arrive pas ce qui m'arrive, d'avoir à apprendre quand tu seras vieux; bien plus, hâte-toi d'apprendre ce qu'on peut difficilement faire à fond, quand on est devenu vieux. Quel profit en aurais-je, dis-tu? Cela dépendra de tes efforts. Qu'attends-tu? il n'échoit à personne d'être sage par hasard. L'argent peut venir tout seul, les honneurs peuvent t'être offerts, la faveur et les dignités te seront peut-être imposées; la vertu ne te viendra pas par aventure, ce n'est même pas par un travail facile ou petit qu'on arrive à la connaître.

[1] Tam diu discendum est quemadmodum vivas, quamdiu vivis. (Ibid.)

[2] Et ad honesta vadenti contemnendus est iste contemptus. (Ibid.)

Mais il vaut la peine de travailler pour arriver à ce résumé de tous les biens. En effet, il n'y a qu'un seul bien; ce qui est juste (*honestum*). Tu ne trouveras rien de vrai, rien d'assuré dans ce qui plaît à l'opinion[1]. » (Ep. 76.)

VIII

Ce fut donc chez Sénèque un goût très prononcé qui le porta vers la philosophie. Mais il n'entendait pas qu'on n'en fît que par goût ou par passe-temps, et, comme il le dit, les jours où il y a relâche de spectacle et les jours où il pleut[2]. La philosophie est une question de vie et de salut, et, tout ce que nous pouvons dire après Jésus du royaume des cieux, il le dit de la philosophie. *Philosophandum est,* c'est sa devise.

Il faut philosopher, quelle que soit notre condition, vis-à-vis du principe premier de qui nous dépendons; il faut philosopher toute affaire cessante, quelle que soit notre condition sur la terre, que nous soyons riches, que nous soyons pauvres.

Je cite (ép. 16): « Je sais, Lucilius, qu'il t'est devenu évident que personne ne peut vivre heureusement, ni même tolérablement, sans l'étude de la sagesse et que la vie heureuse est le résultat de la sagesse parfaite, que la vie est d'ailleurs rendue acceptable par la sagesse simplement ébauchée. Mais ce que l'on commence à voir, il faut le confirmer et l'enfoncer toujours plus profondément par une méditation quotidienne. Il faut persévérer et se fortifier par une étude assidue, afin que les bonnes dispositions deviennent une âme bonne (*bonam mentem*). La philosophie n'est pas une profession vulgaire qu'on aurait apprise pour en faire pa-

[1] Pecunia veniet ultro, honor offerretur; gratia ac dignitas fortasse ingerentur tibi; virtus in te non incidet, ne levi quidem opera aut parvo labore cognoscitur, sed est tanti laborare, omnia bona semel occupaturo. Unum enim est bonum, quod honestum; in illis nihil invenies veri, nihil certi, quæcumque famæ placent, (Ibid.)

[2] Quis philosophiam respicit, nisi cum ludi intercalantur, cum aliquis pluvius intervenit dies quem perdere licet. (*Natural, quæst.*, Lib. 7, cap. 37.)

rade ; elle ne consiste pas en paroles, mais en choses[1]. On ne la pratique pas pour passer agréablement son temps, pour dissiper l'ennui des heures vides : elle forme et façonne l'esprit, elle dispose la vie, elle règle les actes et montre ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter ; elle est assise au gouvernail[2] et dirige la course de ceux qui sont ballottés au milieu des écueils. Quelqu'un dira : Que m'importe la philosophie, si le destin règne? A quoi me sert-elle, si Dieu est le régulateur suprême? A quoi sert-elle, si le hasard est souverain? Car les choses fixées ne peuvent être changées, et aucune mesure ne peut être prise contre ce qui est impossible à prévoir. — Que ce soit Dieu qui prévienne nos desseins, et qui ait décrété ce que je dois faire, ou que la fortune ne me laisse aucune liberté d'action, quoi qu'il en soit de tout cela, Lucilius, et quand même tout cela serait, il faut philosopher[3]; soit que les destins nous étreignent par une loi inexorable, soit que Dieu, l'arbitre de l'univers, dispose tout, soit que le hasard pousse et agite sans ordre les choses humaines, la philosophie doit nous protéger. Elle nous exhortera à obéir volontairement à Dieu, à ne pas résister opiniâtrement à la fortune ; elle nous enseignera à suivre Dieu, à supporter le sort[4]. Mais il ne s'agit pas ici de traiter la question de savoir s'il y a une providence ou si nous sommes livrés au destin ; je m'en tiens à ceci et j'y reviens ; je t'avertis et je t'exhorte à ne pas souffrir que ton âme s'abandonne et se refroidisse. Raffermis-la, de telle sorte que ce qui est premier élan devienne manière d'être. »

Voici maintenant ce qu'il écrivait à Lucilius en se plaçant au point de vue de la position terrestre de son correspondant, et cette lettre fait penser à la fin du chap. VI de St-Matthieu, où Jésus dit qu'il faut s'affranchir de tout souci terrestre

[1] Non est philosophia populare artificium, nec ostentationi paratum, non in verbis, sed in rebus est. (Ep. 16.)

[2] Sedet ad gubernaculum. (Ibid.)

[3] Quidquid est ex his, Lucili, vel si hæc omnia sunt, philosophandum est. (Ibid.)

[4] Hæc (philosophia) docebit ut Deum sequaris, feras casum. (Ibid.)

pour chercher par-dessus tout le Royaume des cieux et sa justice.

La lettre commence brusquement, sans préambule : Rejette, lui dit-il, tout cela si tu es sage, bien mieux, rejette-le pour être sage, et tends vers l'âme bonne (*bonam mentem*), d'un grand élan et de toutes tes forces. Si quelque chose te retient, débarrasse-t'en ou coupe-le. Ma position de fortune, dis-tu, me retient. Je veux l'arranger de telle sorte qu'elle puisse me permettre de vivre sans rien faire, afin de n'avoir pas les soucis de la pauvreté ou de n'être à charge à personne. — Quand tu dis cela, tu me parais ne pas connaître la vertu et le pouvoir de ce bien auquel tu penses ; tu vois bien en gros l'utilité de la philosophie, mais tu n'en vois pas encore suffisamment les applications diverses. Tu ne sais pas encore combien elle nous vient en aide en toute occasion, de quelle manière elle nous assiste dans les plus grandes choses, pour me servir des paroles de Cicéron et comment elle descend jusqu'aux plus petites. Crois-moi, demande-lui de te conseiller, elle te persuadera de ne pas te livrer à tes calculs. Tu cherches ceci, n'est-ce pas, et tu veux par ce renvoi arriver à n'avoir pas à craindre la pauvreté : Mais que dirais-tu si d'aventure il fallait désirer la pauvreté ? Les richesses ont été pour beaucoup un obstacle à la philosophie, la pauvreté est plus dégagée et plus sûre[1]. Trève à ces defaites : Je n'ai pas encore ce qu'il me faut ; quand je serai parvenu à tel chiffre de fortune, alors je me livrerai à la philosophie. — En vérité, voilà ce dont il faut s'occuper d'abord : Ce que tu diffères et dont tu veux t'occuper après tout le reste, c'est par là qu'il faut commencer. « Je veux, dis-tu, préparer ce qu'il me faut pour vivre. » Mais apprends à faire des provisions. Si quelque chose t'empêche de bien vivre, cela ne t'empêche pas de bien mourir. Non, la pauvreté ne doit pas te détourner de la philosophie, pas même la misère noire[2] ; en effet, la famine que certains ont dû en-

[1] Multis ad philosophandum obstitere divitiæ : paupertas expedita est, secura est. (Ep. 17.)

[2] Non est quod paupertas nos a philosophia revocet, ne egestas quidem.

durer dans des villes assiégées, doit être supportée par ceux qui s'empressent vers la philosophie. Et quelle autre récompense eurent-ils, les assiégés, d'avoir enduré la faim, que celle de ne pas tomber aux mains du vainqueur? Combien plus grand est ce bien qui promet la liberté permanente et qui affranchit de toute crainte de Dieu et des hommes? En vérité, il faut accourir vers ce bien, même au prix de la faim. Des armées ont supporté la privation de tout, elles ont vécu de racines et apaisé leur faim avec des aliments innommables; elles ont souffert toutes ces choses pour le pouvoir (chose plus étonnante encore), pour le pouvoir d'autrui? Quelqu'un va-t-il hésiter à supporter la pauvreté pour arracher son âme à l'aveuglement des passions? Il ne s'agit donc pas d'abord de devenir riche. Il est permis d'arriver à la philosophie, même quand on est sans ressources[1]. Mais c'est ton idée: Quand tu auras tout, alors tu voudras avoir aussi la sagesse: Ce sera la dernière ressource et, pour ainsi dire, le dernier accessoire de ta vie. — Et moi, je te dis: Si tu as quelque bien, philosophe: par la philosophie, en effet, tu sauras si tu n'as pas déjà trop; si tu n'as rien, recherche la philosophie avant toute chose. » (Ep. 17.)

Ailleurs il dira: La sagesse, la *bona mens*, est accessible à tout le monde; il ne faut pas beaucoup de lettres pour être sage. — Voilà encore qui fait penser à de belles paroles de Jésus.

Encore deux citations (ép. 72): « Ce n'est pas quand tu es de loisir qu'il faut philosopher: Il faut négliger tout pour s'adonner à la philosophie, pour laquelle il n'y a pas de temps assez long quand même la vie s'étendrait de l'enfance jusqu'aux limites les plus extrêmes de la vie humaine. Cela ne fait pas beaucoup de différence que tu ne t'occupes pas du tout de la philosophie ou que tu en interrompes l'étude. En effet, elle ne reste pas où on l'a laissée, mais à la façon des choses élastiques qui, lorsqu'on cesse de les tendre, reviennent sur elles-mêmes, elle revient à son commencement

[1] Licet ad philosophiam etiam sine viatico pervenire. (Ep. 17.)

dès qu'on cesse d'en faire. Il faut faire trêve à ses occupations, il ne s'agit pas d'en attendre la fin, il faut les écarter[1]. » (Ep. 72.)

Et voici une citation de l'ép. 53 : « Il ne s'agit pas de philosopher au hasard des dispositions et des circonstances. Si tu étais malade, tu ne t'occuperais plus de tes intérêts domestiques, les affaires du forum seraient suspendues pour toi ; tu mettrais tous tes soins à te délivrer le plus vite possible de ta maladie. Quoi donc ? Ne feras-tu pas la même chose ? Donne congé à tous les empêchements et livre-toi au soin de ton âme ; personne ne parvient à avoir l'âme saine (*mens bona*), au milieu des tracas de la vie. La philosophie commande, elle donne son heure, elle n'en reçoit pas, elle est souveraine, elle se présente et commande[2]. Alexandre disait à une ville qui lui offrait une partie de son territoire et la moitié de ses biens : Je suis venu en Asie avec l'idée non d'accepter ce que vous me donnerez, mais de vous laisser ce que je ne prendrai pas. Voilà ce que la philosophie dit à toutes nos affaires : Je ne suis pas disposée à accepter ce que vous aurez de trop, mais vous aurez ce que je ne voudrais pas. — Dirige ton esprit tout entier vers la philosophie, sois assidu auprès d'elle, cultive-la et tu mettras un grand intervalle entre toi et le reste des hommes. Tu dépasseras de beaucoup tous les mortels ; les dieux ne l'emporteront pas de beaucoup sur toi. Quelle différence y aura-t-il entre eux et toi ? Veux-tu le savoir : Ils l'emporteront par la durée. Mais, par Hercule, c'est d'un habile ouvrier, d'avoir enfermé une chose complète dans de petites dimensions[3]. » (Ep. 53.)

De toutes ces citations, il doit ressortir quelle chose capitale était pour Sénèque la philosophie : elle était, d'un mot qui est de lui par excellence, l'art de vivre (*ars vitæ*).

[1] Resistendum occupationibus : nec explicandæ, sed submovendæ sunt. (Ep. 72.)

[2] Exercet philosophia regnum suum : dat tempus, non accipit. Non est res subsiciva : ordinaria est, domina est ; adest et jubet. (Ep. 53.)

[3] At, mehercules, magni artificis est clausisse totum in exiguo. (Ep. 53.)

IX

Où maintenant va-t-il chercher les leçons de la sagesse? Nous répondrons : En lui-même et chez les anciens. Chez les anciens d'abord (*priores*), ensuite en lui-même.

Sénèque était plein de déférence pour les anciens et il pensait bien qu'ils n'étaient pas arrivés à la sagesse sans le secours de Dieu ; on pourrait dire que d'après lui ils avaient été suscités par Dieu. Il dit quelque part : ils sont nés pour nous.

Voici au reste dans quelle mesure Sénèque pense que la sagesse nous est venue des Dieux : « Qui peut douter, écrit-il (ép. 90), que ce soit par le bienfait des Dieux que nous vivons, mais c'est par le bienfait de la philosophie que nous vivons bien. C'est pourquoi nous devrions plus de reconnaissance à la philosophie qu'aux Dieux, puisque la vie bonne est un plus grand bienfait que la vie tout court. Il en serait certainement ainsi, si les Dieux ne nous avaient pas donné la philosophie elle-même dont ils n'ont communiqué la science à personne, mais la faculté (*facultatem*) à tous[1]. (C'est l'idée très arrêtée, et très juste à mon avis, de Sénèque, que la sagesse, la vertu et tous les biens véritables, nous ne les devons qu'à nous-mêmes, non à une heureuse fortune. Dieu ou les Dieux ne nous en fournissent que la matière et la faculté.) Car, continue-t-il, si les Dieux avaient fait de la sagesse un bien vulgaire et si nous naissions sages, la sagesse aurait perdu ce qu'elle a de meilleur en elle : elle serait parmi les choses fortuites. En effet, c'est là ce qu'il y a en elle de précieux et de grand, qu'elle n'échoit pas par hasard, que chacun ne la doit qu'à soi-même, qu'elle n'est pas empruntée à autrui. Qu'y aurait-il dans la philosophie qui fût digne de ta considération, si elle était chose reçue comme une faveur (*beneficiaria res*)[2]. C'est son affaire unique de trouver le

[1] Pro certo deberetur, nisi ipsam dii philosophiam tribuissent, cujus scientiam nulli dederunt, facultatem omnibus. (Ep. 90.)

[2] Quid haberes, quod in philosophia susciperes, si beneficiaria res esset? Hujus

vrai, touchant les choses divines et les choses humaines ; d'elle ne se séparent jamais la justice, la piété, la religion et tout le reste du cortège des vertus qui sont attachées les unes aux autres et forment ensemble un corps. La sagesse enseigne à rendre un culte aux Dieux (*colere divina*), à aimer les hommes, et que l'empire appartient aux Dieux et que la communauté de destinée existe entre les hommes (*et penes deos imperium esse, et inter homines consortium*). » L'avarice, qui introduisit entre les hommes la distinction du tien et du mien, brisa leur accord[1]. Les premiers hommes vécurent dans un état d'innocence qui ressemblait à la sagesse, mais ne l'était pas. Ils étaient innocents par ignorance (*ignorantia rerum innocentes erant*). Il y a une grande différence entre ne pas vouloir pécher et ne pas le savoir. Il leur manquait la justice, la prudence, la tempérance et le courage (on a reconnu là les quatre vertus cardinales des anciens). Leur vie rudimentaire avait des similaires de toutes ces vertus. La vertu n'échoit à l'âme qu'après qu'elle a reçu éducation et instruction et qu'elle est parvenue au bien supérieur par des exercices assidus ; nous naissons pour ces choses suprêmes, mais sans elles et chez les meilleurs, avant tout enseignement, il y a bien les matériaux de la vertu, mais non la vertu même[2].

Donc, les Dieux ont fourni les éléments, la matière, la faculté de la sagesse, non la sagesse toute faite et la vertu, qui est la sagesse passée dans la pratique : *ad hoc quidem, sed sine hoc nascimur*. (Ep. 90, commencement et fin.)

Sénèque me semble accorder un peu plus dans d'autres lettres. Ainsi, ép. 73 : Les dieux ne sont pas jaloux (*invidiosi*), ils accueillent et tendent la main à ceux qui montent. Tu

opus unum est de divinis humanisque verum invenire: ab hac non recedit justitia, pietas, religio et omnis alius comitatus virtutum consertarum et inter se cohærentium. (Ep. 90.)

[1] Consortium, quod aliquamdiu inviolatum mansit antequam societatem avaritia distraxit et paupertatis causa etiam his quos fecit locupletissimos, fuit. (Ep. 90.)

[2] Ad hoc quidem, sed sine hoc nascimur; et in optimis quoque antequam erudias, virtutis materia, non virtus est. (Ep. 90.)

t'étonnes que l'homme puisse aller jusqu'aux Dieux? Dieu vient jusqu'à l'homme, que dis-je, il est bien plus près : il vient dans les hommes. Il n'y a pas d'âme bonne sans Dieu (*mens bona*). Des semences divines sont dispersées dans les corps humains [1], et si l'on en prend bien soin, elles naissent, se reproduisent et grandissent pareilles à celles dont elles sont nées. N'est-ce pas la parabole du semeur? Et comme dans la parabole il faut pour que la semence lève et se multiplie un cœur honnête et bon, il faut ici un *bonus cultor*, un bon cultivateur. (Ep. 74 à la fin.)

Et voici un passage capital qui me paraît fort beau (ép. 41) : « Tu fais une chose excellente et salutaire pour toi, si, comme tu l'écris, tu persévères à tendre vers l'âme bonne (*ad bonam mentem*), qu'il est stupide d'appeler de ses vœux, quand tu peux l'obtenir de toi-même. Il ne s'agit pas d'élever les mains au ciel, ni de fléchir par nos prières un concierge de temple, afin qu'il nous laisse approcher de plus près des oreilles de l'idole, comme si nous pouvions ainsi être mieux exaucés. Dieu est près de toi, il est avec toi, il est au dedans de toi. Je veux dire ceci, Lucilius, un esprit sacré demeure au dedans de nous, il est le témoin et le surveillant (*observator et custos*) de ce que nous faisons de bien et de mal. Selon que nous le traitons il nous traite. Il n'y a pas d'homme de bien sans Dieu [2]. Est-ce que quelqu'un peut s'élever au-dessus de la fortune sans son secours? Dieu donne des desseins magnifiques et droits. En chacun des hommes de bien, Dieu (quel est ce Dieu? je l'ignore) Dieu demeure [3]. » Et ici un magnifique développement, très littéraire : forêt sombre, caverne mystérieuse, sources d'un grand fleuve, qui donnent l'idée de Dieu et où l'on dresse des autels. « Mais si tu voyais un homme

[1] Miraris hominem ad deos ire? Deus ad hominem venit, imo (quod propius est) in homines venit. Nulla sine Deo mens bona est. Semina in corporibus humanis divina dispersa sunt. (Ep. 70.)

[2] Prope est a te Deus, tecum est, intus est. Ita dico, Lucili, sacer intra nos spiritus sedet, malorum bonorum que nostrorum observator et custos : hic prout a nobis tractatus est, ita nos ipse tractat. Bonus vir sine Deo nemo est. (Ep. 41.)

[3] Ille dat consilia magnifica et erecta. In unoquoque virorum bonorum (quis Deus, incertum est) habitat Deus. (Ibid.)

sans frayeur dans les périls, que les passions n'effleurent pas, heureux dans l'adversité, paisible au milieu des tempêtes, voyant les hommes au-dessous de lui et les Dieux de niveau, ne serais-tu pas plein de vénération pour un tel homme? Ne dirais-tu pas qu'il y a là une chose trop grande et trop haute pour qu'on puisse la croire de la nature de ce petit organisme dans lequel elle se trouve. Une force divine est descendue là. Cet esprit supérieur, plein de mesure, traversant toutes choses comme lui étant inférieures, riant de tout ce que nous craignons ou souhaitons, une puissance supérieure l'anime. Une chose si grande ne peut subsister sans le secours d'une divinité[1]. C'est pourquoi par la meilleure partie de lui-même cet homme est là d'où il est descendu. De la même manière que les rayons du soleil touchent bien la terre, mais sont au lieu d'où ils sont partis, ainsi l'esprit grand et sacré, envoyé dans ce petit corps (*in hoc demissus*) pour que nous connaissions de plus près les choses divines, demeure bien avec nous, mais il reste attaché à son lieu d'origine. De là, il dépend ; là, il regarde et s'appuie ; il est avec nous comme ce que nous avons de meilleur (*nostris tam quam melior interest*). »

La sagesse est donc accessible à tous : Dieu ou les Dieux nous en ont donné la faculté ; Dieu est en nous pour nous aider à y parvenir. L'esprit c'est Dieu habitant en l'homme[2].

X

Mais il y a pour nous assister dans ce travail nécessaire les *priores*, qu'on peut traduire par les anciens ou même par ceux qui nous sont supérieurs en sagesse. Et nous allons voir avec quelle révérence Sénèque en parle.

Il détourne Lucilius des curiosités de l'érudition et des

[1] Vis istuc divina descendit : animum excellentem, moderatum, omnia tanquam minora transeuntem, quidquid timemus, optamusque ridentem, cælestis potentia agitat, non potest res tanta sine adminiculo numinis stare. (Ibid.)

[2] Quid hoc est? Animus, sed hic rectus, bonus, magnus. Quid aliud voces hunc quam Deum in humano corpore hospitantem. (Ep. 31.)

vaines agitations de la vie publique pour l'adresser aux maîtres de la sagesse (*De brevitate vitæ*, XIV). « Cette érudition vaine, dit-il, de qui diminue-t-elle les erreurs ? De qui réprime-t-elle les passions ? Qui rend-elle plus fort ? Qui plus juste ? Qui plus généreux ? Notre Fabianus disait qu'il doutait s'il ne valait pas mieux ne pas faire d'étude que de s'engager dans ces études-là. Ceux-là seuls ont l'esprit paisible (*otiosi sunt*), qui s'adonnent à la sagesse ; seuls, ils vivent ; en effet, non seulement ils mettent bien à profit le temps de leur vie, mais ils y ajoutent tous les siècles ; toutes les années écoulées avant eux leur appartiennent. A moins d'être les plus ingrats des êtres, ces fondateurs très illustres des croyances sacrées sont nés pour nous ; ils nous ont préparé la vie[1]. » Sénèque ne dit pas expressément qu'ils aient été suscités par Dieu ou les Dieux. Mais on peut l'inférer de ce qu'il a dit plus haut des hommes sages qui révèlent par leur fait la présence de Dieu, qui ne pourraient pas exister sans lui. « Nous sommes conduits vers les choses belles amenées des ténèbres à la lumière par le labeur d'autrui. Aucun siècle ne nous est fermé ; nous sommes admis à jouir de tous et si, par la grandeur de l'esprit, il nous est permis de nous dégager des étroites limites de la faiblesse humaine, nous avons le vaste champ de la durée pour nous y étendre. Il nous est permis de disserter avec Socrate, de douter avec Carnéade, de nous livrer à la quiétude avec Epicure, de vaincre la nature humaine avec les Stoïciens, d'en franchir les bornes avec les Cyniques, de marcher de pair avec la nature, dans l'union avec tous les âges (*cum rerum natura in consortium omnis œvi pariter incedere*). Pourquoi dans ce passage de temps court et incertain, ne nous adonnerions-nous pas de tout notre cœur à ces choses qui sont infinies, qui sont éternelles, à ces choses qui nous mettent en communion avec les meilleurs ? » Ici, Sénèque parle de ceux qui passent leur temps dans les antichambres des grands personnages du temps, reçus souvent avec dédain ; il y a là des

[1] Nisi ingratissimi sumus, illi clarissimi sacrarum opinionum conditores, nobis nati sunt, nobis vitam præparaverunt. (*De brevitate vitæ*, Ch. 14.)

traits de mœurs pris sur le vif et il continue : « Disons plutôt que ceux-là donnent leur temps aux vrais offices, qui chaque jour veulent se rendre plus familiers avec Zénon, avec Pythagore, avec Démocrite et avec tous les vrais pontifes (*antistites*) de la pratique du bien (*bonarum artium*), toujours plus familiers avec Aristote et Théophraste. Pas un d'eux qui n'ait le temps de donner audience ; pas un qui ne renvoie celui qui vient à lui plus heureux et plus affectionné à sa personne ; pas un qui souffre qu'un seul s'en aille d'auprès de lui les mains vides. Tous les hommes peuvent les approcher de nuit et de jour. Aucun d'eux ne te forcera à mourir[1], mais tous t'enseigneront à mourir. Aucun ne te fera perdre ton temps, chacun te donnera le sien ; d'aucun l'entretien ne sera dangereux ; d'aucun l'amitié ne mettra ta tête en péril[2] ; avec aucun les relations ne t'entraîneront dans des dépenses ruineuses... »

Et plus bas : « Nous avons l'habitude de dire qu'il n'a pas été en notre pouvoir de choisir nos parents, qu'ils nous sont donnés par le sort. Mais il est à notre choix de naître[3]. Il y a des familles de très nobles esprits ; choisis celle dont tu veux être ; tu ne seras pas simplement adopté pour le nom, mais tu auras part aux biens, qu'il ne sera pas nécessaire de garder sordidement et jalousement ; ils deviendront d'autant plus grands qu'ils se diviseront entre un plus grand nombre. Ceux-ci te donneront le chemin qui mène à l'éternité ; ils t'élèveront jusqu'à ce lieu d'où personne ne pourra t'exclure. C'est là le seul moyen d'élargir la vie mortelle, bien plus de la changer en immortalité[4]. » (*De brevitate vitæ*, 14, 15.)

Sénèque estimait donc que nous vivons sur un patrimoine

[1] Nullius amicitia capitalis. (*De brevitate vitæ*, Ch. 14.)

[2] Ce qui devait lui arriver avec Néron.

[3] Nobis vero ad nostrum arbitrium nasci libet. (Ibid.) Est-il difficile de faire ici un rapprochement avec la nouvelle naissance qui fait entrer dans le royaume des cieux ?

[4] Hi tibi dabunt ad æternitatem iter et te in illum locum ex quo nemo ejiciet sublevabunt : hæc una ratio est extendendæ mortalitatis, imo in immortalitatem vertendæ. (Ibid., ch. 15.)

de sagesse légué par les anciens, qu'il fallait recevoir avec déférence et accroître si l'on pouvait.

« C'est pourquoi, écrit-il (ép. 64) : Je vénère les trouvailles de la sagesse et ceux qui les ont faites. Il m'est agréable d'hériter de tant de gens. Ces choses ont été acquises pour moi, ont été élaborées pour moi. Mais faisons ce que fait un bon père de famille : Agrandissons le patrimoine que nous avons reçu. Que cet héritage augmenté passe de moi à ceux qui me suivront ; il reste encore beaucoup à faire et il en restera encore beaucoup et celui qui viendra dans mille siècles trouvera l'occasion d'y ajouter encore. Mais quand même tout aurait été trouvé par les anciens, ce qui sera toujours nouveau c'est la pratique, la connaissance, l'application des choses trouvées par les autres. Suppose qu'il s'agisse de remèdes qui nous auraient été légués pour la guérison des yeux : Je n'aurais pas besoin d'en chercher d'autres, il ne s'agirait que de les appliquer aux maladies en temps voulu. Les remèdes de l'âme ont été trouvés par les anciens ; mais la façon de les administrer, le temps où il le faut, c'est notre affaire. Ceux qui nous ont précédés ont beaucoup fait, mais ils n'ont pas achevé l'œuvre. Il faut cependant les avoir en grand respect et leur rendre un culte comme à des Dieux (*et ritu deorum colendi*). Pourquoi n'aurais-je pas le portrait de ces grands hommes pour exciter mon âme ? Et pourquoi ne célébrerais-je pas leurs jours de naissance ? Pourquoi ne les citerais-je pas toujours pour les honorer ? (*quidni illos honoris causa semper appellem ?*) La vénération que je dois à mes maîtres, je la dois à ces grands précepteurs de l'humanité, de qui procèdent les commencements de si grands biens[1]. Si je voyais un consul ou un préteur, je ferais tout ce par quoi on témoigne son respect : Je sauterais à bas de mon cheval, je me découvrirais, je me rangerais sur leur chemin. Quoi donc ? Les deux Marcus Caton, et le sage Lælius, et Socrate avec Platon et Zénon, et Cléanthe, pourrais-je les re-

[1] Quam venerationem præceptoribus meis debeo, eamdem illis præceptoribus generis humani a quibus tanti boni initia fluxerunt. (Ep. 64.)

cevoir dans mon esprit sans les marques de la plus haute considération. Au contraire, pour moi, je les vénère et, devant de si grands noms, toujours je me lève[1] ! » (Ep. 64.)

XI

Ainsi, respect des anciens qui ne va pas d'ailleurs sans une certaine indépendance : ils nous lèguent un patrimoine qu'il faut accroître et nous verrons même que Sénèque se réserve le bénéfice de l'inventaire.

Il écrit à Lucilius, un jour où, à la faveur d'un spectacle de cirque, le vide et le silence s'étaient faits autour de lui : « Personne ne va me troubler, il me sera permis de me promener seul, ce qui est bien plus nécessaire à celui qui va par lui-même et qui suit son propre chemin. Est-ce à dire que je ne suive pas les anciens (*priores*) ? Si bien ; mais je me permets et de trouver par moi-même et de changer et de laisser. Je ne leur suis pas asservi, je leur donne mon assentiment[2]. » (Ep. 80.)

Voici encore ce qu'il écrit à Lucilius en lui promettant l'envoi de ses livres : « Mais, quels qu'ils soient, lis-les comme d'un homme qui cherche encore la vérité, qui ne la connaît pas mais la cherche avec obstination. En effet je ne me suis rendu l'esclave de personne ; je ne porte le nom de personne ; j'accorde beaucoup de crédit au jugement des grands hommes, j'en revendique aussi un peu pour le mien. Car ces grands hommes nous ont laissé beaucoup de choses non trouvées et qu'il faut chercher ; et peut-être auraient-ils trouvé les choses nécessaires, s'ils n'avaient cherché aussi les superflues[3]. Les questions curieuses de mots leur ont pris beaucoup de temps, ainsi que les discussions captieuses qui

[1] Ego illos veneror, et tantis nominibus semper assurgo. (Ibid.)

[2] Non ergo sequor priores? Facio, sed permitto mihi et invenire aliquid et mutare et relinquere. (Ep. 80.)

[3] Non enim me cuiquam mancipavi, nullius nomen fero; multum magnorum virorum judicio credo, aliquid et meo vindico. Nam illi quoque non inventa sed quærenda nobis reliquerunt, et invenissent forsitan necessaria, nisi et superflua quæsissent. (Ep. 45.)

exercent une vaine subtilité. Nous serrons des nœuds, nous attachons un sens ambigu aux mots, ensuite nous cherchons des solutions ; avons-nous tant de loisir? Savons-nous déjà vivre? Savons-nous déjà mourir, etc. » (Ep. 45.) Voilà bien Sénèque, respectueux à l'égard des anciens maîtres de la sagesse, mais gardant son indépendance, recevant leur héritage, mais le revisant et l'accroissant.

Ce n'est pas une raison de l'appeler éclectique ; du moins il ne l'a pas été à la façon de celui qui formerait un système de pièces et de morceaux empruntés aux systèmes d'autrui. Sa grande préoccupation, c'était la sagesse pratique, l'*ars vitæ*, et il en recevait les leçons et les préceptes de tous les maîtres, d'Epicure lui-même, comme nous le verrons.

Cette préoccupation du bien, et du bien pratique avant tout, lui donnait un critère pour juger des discours qu'il entendait ; et, ce critère, c'était le sens moral.

Il écrivait à Lucilius, ép. 123 : « Il faut donc fermer ses oreilles, comme Ulysse les siennes aux chants des sirènes, aux méchantes paroles, et le faire tout de suite ; car lorsqu'elles nous ont touchés et qu'on les a accueillies, elles s'enhardissent, et l'on en vient à ces affirmations : la vertu, la philosophie, la justice, tout cela n'est qu'un vain bruit de mots vides ; il n'y a qu'un bonheur : la vie de plaisir, *bona vita*[1] ; faire tout ce qui plaît, jouir de son patrimoine, voilà vivre ; c'est se souvenir qu'on doit mourir ; (c'est le « mangeons et buvons, car demain nous mourrons, » cité par saint Paul.) Toutes ces voix, il faut les fuir, comme celles près desquelles Ulysse ne voulut passer que lié. Elles ont le même pouvoir, elles éloignent de la patrie, de la famille, des amis, des vertus, *et in turpem vitam miseros turpius illidunt*, et elles enfoncent toujours plus honteusement les malheureux dans la turpitude. Combien n'est-il pas préférable de suivre le droit chemin et d'en venir à trouver agréables les choses qui sont honnêtes. » (Ep. 123.)

Voilà bien des paroles qui rappellent, *mutatis mutandis*,

[1] Inde ad hæc pervenitur verba : virtus et philosophia et justitia verborum inanium crepitus est, una felicitas est bona vita. (Ep. 123.)

celles de Jésus, mettant en garde contre les faux prophètes, et disant : Vous les connaîtrez à leurs fruits. Comme Jésus, Sénèque fait appel au discernement moral et aux conséquences pratiques des doctrines, et, comme lui, il demande qu'on fortifie le sens intime par la pratique fidèle. On trouve chez lui une parole toute semblable à celle de Jésus : « Vous êtes bienheureux de savoir ces choses, si toutefois vous les mettez en pratique. » (Jean XIII, 17.) *Non est beatus qui scit illa, sed qui facit.* (Ep. 75.) « Suivez, dit ailleurs Sénèque, le bon chemin, de manière à finir par trouver agréable ce qui est honnête[1] ; » ou encore : « de manière que la bonne volonté se change en bonne habitude. »

XII

Sénèque ne pensait pas d'ailleurs que, lorsqu'on avait le souci de sa vie morale (*bona mens*), avant tout, on pût s'en tenir à de simples maximes qui ne seraient pas reliées à un corps de doctrines. Comme il conseille à Lucilius de s'affilier à une famille de grands esprits, il lui prêche la nécessité d'appuyer sa vie aux dogmes d'une secte (*secta*), nous dirions une école ; et, dans deux lettres capitales, nous assistons à une discussion très intéressante qui rappelle un peu la polémique d'il y a quelque temps, entre Montauban et Paris, sur la foi et la vie.

C'était, alors, la querelle entre les préceptes et les dogmes, ou les décrets pour parler latin ; entre les *præcepta* et les *dogmata*, ou *decreta*.

Nous allons tâcher de l'exposer en peu de mots, d'après deux lettres importantes, les ép. 94 et 95 ; et cette exposition nous fera pénétrer un peu plus dans la tournure d'esprit de notre philosophe.

Ariston, philosophe stoïcien, déclarait que les dogmes ou décrets suffisaient, et que tout en sortait, tout, c'est-à-dire toutes les règles pratiques de la vie. « Les décrets ou dogmes

[1] Quanto satius est rectum sequi limitem, et eo se perducere ut ea demum sint tibi jucunda quæ sunt honesta. (Ep. 123.)

de la philosophie enseignent, dit-il, la constitution du bien suprême. Celui qui l'a bien comprise et qui l'a apprise, se prescrit à lui-même tout ce qu'il a à faire en toute circonstance. » Sénèque trouve que le philosophe stoïcien va trop loin de dédaigner à ce point les préceptes, et toute cette lettre 94 et la suivante suffiraient à l'intérêt d'un travail.

Sénèque affirme que les préceptes ont du poids par eux-mêmes : « Est-il besoin qu'on te donne des raisons quand on te dit ce vers : le remède aux injures, c'est l'oubli ; ou celui-ci : la fortune aide les audacieux ; ou celui-ci : le paresseux s'embarrasse lui-même ? Ces paroles n'ont pas besoin d'être défendues. Les âmes portent en elles les semences de toutes les choses honnêtes, et ces semences sont éveillées par l'avertissement. Comme une étincelle aidée d'un léger souffle jette sa flamme, la vertu se dresse dès qu'elle est touchée et poussée[1]. » Plus loin : « Il faut, en effet, que la loi soit brève, afin d'être plus facilement retenue par les simples, comme si c'était une parole tombant du ciel ; qu'elle commande, qu'elle ne discute pas[2]. » Rien ne me paraît plus froid qu'une loi avec des explications préalables (*nihil videtur mihi frigidius, nihil ineptius quam lex cum prologo*). — Avertis, dis-moi ce que je dois faire ; je ne suis pas là pour apprendre, mais pour obéir (*non disco, sed pareo*). » (Ep. 94.)

Donc, pour ces raisons et quelques autres, Sénèque trouve que le philosophe stoïcien Ariston va trop loin, et que les préceptes isolés ont par eux-mêmes une grande utilité et une réelle vertu.

Mais, d'autre part, il ne peut admettre qu'ils suffisent : « Il faut, dit-il, que nous nous proposions, que nous nous mettions devant l'esprit la fin du bien suprême, vers laquelle nous devons tendre de tous nos efforts, vers laquelle doit être dirigé tout ce que nous faisons et disons. La vie sans but est

[1] Omnium honestarum rerum semina animi gerunt quæ admonitione excitantur, non aliter quam scintilla flatu levi adjuta, ignem suum explicat. Erigitur virtus cum tacta est et impulsa. (Ep. 94.)

[2] Legem enim brevem esse oportet quo facilius imperitis teneatur, velut emissa divinitus vox sit. (Ep. 94.)

incertaine. S'il faut donc se proposer un but, les dogmes deviennent nécessaires[1]. » Et plus loin : « De même que les feuilles ne peuvent verdoyer par elles-mêmes, mais qu'elles ont besoin de la tige où elles sont attachées, d'où elles tirent la sève, ainsi les préceptes, s'ils restent isolés, se flétrissent ; ils demandent à être insérés dans un système[2]. » (Ep. 95)

Au reste il y a action et réaction des dogmes sur les préceptes et des préceptes sur les dogmes. « Car, dit-il, sans racines les rameaux sont inutiles, et les racines mêmes reçoivent du secours de ce qu'elles ont engendré[3]. » (Même ép.)

Et c'est dant cette épître qu'il donne l'ensemble des dogmes et décrets de la secte à laquelle il s'est affilié. Nous y reviendrons plus loin.

XIII

C'était bien le moins que Sénèque, qui donnait de si bonnes raisons de s'affilier à une secte ou école, d'entrer dans une famille de grands esprits, fît son choix, et il le fit de bonne heure, il fut stoïcien.

Le premier philosophe qu'il ait entendu était de cette école, et nous avons vu l'impression que ce maître fit sur lui dans un âge encore tendre. Dans la suite, il resta fidèle à cette secte avec les réserves que nous avons vues ; il réprouvait les subtilités inutiles de son école, communes d'ailleurs à toutes ; il ne se refusait pas le droit, se reconnaissait plutôt le devoir, de modifier, d'accroître le patrimoine de la famille, de faire s'il le pouvait des découvertes, et ces découvertes consistaient plutôt en des voies plus courtes, des arguments nouveaux pour démontrer les vérités professées par l'école.

[1] Proponamus oportet finem summi boni ad quem nitamur, ad quem omne factum nostrum dictumque respiciat, veluti navigantibus ad aliquod sidus dirigendus est cursus. Vita sine proposito vaga est. Quod si utique proponendum est, incipiunt necessaria esse decreta. (Ep. 95.)

[2] Quemadmodum folia virere per se non possunt, ramum desiderant, cui inhæreant, ex quo trahant succum, sic ista præcepta si sola sunt, marcent : infigi volunt sectæ. (Ibid.)

[3] Sed utraque jungamus (præcepta et dogmata) namque et sine radice inutiles rami sunt ; et ipsæ radices his quæ genuere, adjuvantur. (Ibid.)

D'ailleurs, il y a toujours le devoir général de s'approprier, de faire sien le bien commun. Rappelons-nous ce qu'il a dit de la lecture et de la nécessité de s'assimiler ce qu'on lit : « Faisons, pour ce qui doit nourrir nos esprits, ce que nous faisons pour la nourriture de nos corps ; ce que nous absorbons, ne souffrons pas que cela reste intact, afin que cela ne soit pas chez nous à l'état de corps étranger. Digérons-le, autrement cela se casera dans la mémoire, mais n'entrera pas dans notre être spirituel (*ingenium*). Donnons-lui fidèlement notre assentiment et faisons-le nôtre. Comme on fait un seul nombre de plusieurs, alors qu'une seule opération réunit des nombres moindres et différents, que notre esprit fasse de même ; tout ce dont il s'est aidé, qu'il le cache, qu'il montre ce qu'il a produit. Quoique la ressemblance entre toi et tel autre montre le degré d'admiration que tu as pour lui, je veux que tu lui ressembles comme un fils, non comme une copie. La copie est chose morte[1]. » (Ep. 84.)

Ne sont-ce pas là des paroles bien belles et bien justes? Nous en trouverons d'autres de même nature ; celles-ci, que nous avons déjà citées : « Je ne me suis rendu l'esclave de personne, je ne porte le nom d'aucun homme ; je crois beaucoup au jugement des grands hommes, je revendique quelque crédit pour le mien. » (Ep. 44.)

« Il est honteux pour un homme, écrit-il, ép. 33, de cueillir des bouquets (c'est-à-dire de faire un choix de sentences), de s'appuyer sur des mots très connus et en très petit nombre, et de se fonder sur sa mémoire. Qu'il s'appuie donc sur lui-même ; qu'il prononce ces paroles comme si elles sortaient de son propre fond ; qu'il ne se borne pas à les retenir (*dicat ista, non teneat*). Il est honteux, en effet, pour un vieillard, ou pour quelqu'un qui s'avance vers la vieillesse, de tirer sa sagesse d'un répertoire. — Zénon a dit ceci, et toi, que dis-tu ? Cléanthe a dit cela, et toi? Jusques à quand vas-tu marcher au commandement d'autrui. Commande à ton tour et dis des choses que d'autres puissent confier à leur mémoire ; profère

[1] Imago res mortua est. (Ep. 84.)

des paroles qui viennent de toi. C'est pourquoi tous ces gens qui ne produisent rien par eux-mêmes, qui sont toujours les interprètes de la parole d'autrui, qui vivent à l'ombre de quelqu'un, je pense qu'ils n'ont rien de généreux, pour n'avoir jamais osé faire ce qu'ils ont longtemps appris (c'est-à-dire pour n'avoir jamais osé devenir maîtres après avoir été longtemps disciples). Ils ont exercé leur mémoire avec les pensées d'autrui. Autre chose est se souvenir; autre chose, savoir[1]. Se souvenir, c'est garder dans sa mémoire une chose qui lui a été confiée ; savoir, c'est la faire sienne, et ne pas dépendre du modèle, sans perdre jamais de vue le maître. Zénon a dit ceci, Cléanthe a dit cela; qu'il y ait une solution de continuité entre toi et le livre. Jusques à quand apprendras-tu? Enseigne à ton tour. Pourquoi entendrais-je ce que je puis lire. L'on dira : la voix humaine ajoute beaucoup à ce qu'on lit; non pas, en vérité, cette voix qu'on prête aux paroles d'autrui et qui s'acquitte des fonctions du greffier. Ajoute encore que ceux qui ne deviennent jamais majeurs, d'abord se bornent à suivre ceux qui les ont devancés en une chose où il n'est personne qui ne se soit un peu écarté de ses devanciers ; ensuite ils se bornent à suivre en une matière qui est encore l'objet de recherches. Cependant, on n'en viendra jamais à bout, si nous nous contentons des découvertes déjà faites. En outre, celui qui en suit un autre ne trouve rien ; bien plus, il ne cherche même pas. Quoi donc ? n'irai-je pas sur les traces de ceux qui sont venus avant nous ? Au contraire, je suivrai les vieux sentiers; mais, si j'en trouve un plus court et plus facile, je le frayerai. Ceux qui, avant nous, ont agité ces questions, ne sont pas nos maîtres (*magistri*), mais nos guides (*duces*). La vérité est ouverte à tous ; on ne la tient pas encore. Il reste, en elle, beaucoup à trouver pour ceux qui viendront après nous[2]. » (Ep. 33.)

[1] Aliud est meminisse, aliud scire. (Ep. 33.)

[2] Quid ergo ? Non ibo per priorum vestigia? Ego vero utar via veteri, sed si propiorem planioremque invenio, hanc muniam. Qui ante nos ista moverunt, non domini nostri sed duces sunt. Patet omnibus veritas, nondum est occupata : multum ex illa etiam futuris relictum est. (Ep. 33.)

Ce passage : *Hoc Zeno dixit. Tu quid? Hoc Cleanthes. Tu quid?* rappelle singulièrement le passage de l'apôtre Paul : « Qui est Paul ? qui est Céphas ? »

XIV

Etant donné cet esprit d'indépendance de Sénèque, on hésite presque à dire qu'il fut stoïcien, et pourtant, il le fut ouvertement, et il le déclare plus d'une fois ; plus d'une fois, il appelle les philosophes et les sectateurs de cette école, les nôtres. Il le fut, parce qu'il adopta les dogmes, *dogmata* ou *decreta*, de cette secte ; qu'il adopta surtout le grand principe, savoir : le bien suprême, c'est ce qui est honnête, *honestum*.

Il le fut d'ailleurs avec une très grande liberté d'esprit, dont il ne donna pas de preuve plus grande que l'attitude qu'il prit vis-à-vis d'Epicure.

Sénèque professe, en effet, une très grand estime pour Epicure, qu'il tient pour un sage et qu'il aime à citer ; mais il trouve dangereuse sa doctrine qui associait le plaisir et la vertu, et voici ce qu'il en dit dans son traité admirable *De vita beata :* « Ce débauché, tout entier à ses plaisirs, toujours chancelant et ivre, parce qu'il sait qu'il vit dans le plaisir, croit aussi qu'il vit dans la vertu ; en effet, il entend dire que le plaisir ne peut être séparé de la vertu ; ensuite, il donne à ses vices le nom de sagesse, et montre ouvertement ce qu'il faudrait cacher. C'est ainsi qu'ils vivent dans le plaisir, non qu'ils y soient poussés par Epicure ; mais adonnés aux vices, ils cachent leur luxure dans le sein de la philosophie, et ils viennent en foule là où ils entendent faire l'éloge du plaisir [1]. Ils ne considèrent pas combien le plaisir d'Epicure est sobre et maigre (*sicca*), c'est bien par Hercule ce que j'en pense, mais ils accourent au mot de plaisir, cherchant à leurs passions un patronage, *patrocinium*, et une couverture. C'est pourquoi le seul bien qu'ils avaient encore dans leurs mau-

[1] Ita non ab Epieuro impulsi luxuriantur, sed vitiis dediti, luxuriam suam in philosophiæ sinu abscondunt, et eo concurrunt ubi audiunt laudari voluptatem. (*De vita beata*. Ch. 12.)

vaises pratiques, ils le perdent, savoir: la honte de pécher[1]. En effet, ils louent les choses dont ils devraient rougir, et tirent gloire de leurs vices. (Comment ne pas rapprocher cette parole de celle de l'apôtre: « Ils mettent leur gloire dans ce qui est leur confusion »?) C'est pourquoi il n'y a pas moyen qu'ils se relèvent dans leur âge mûr, puisqu'ils ont donné un beau titre à leur honteux abandon d'eux-mêmes. C'est la raison qui fait que l'éloge du plaisir est dangereux, parce que les bons préceptes sont cachés à l'intérieur et ce qui corrompt est mis sur l'enseigne. C'est, en vérité, mon sentiment, et je le dirai, malgré ceux de notre école, qu'Epicure a donné des préceptes saints et justes; et, si on les examine de près, austères (*tristia*). En effet, ce plaisir dont il parle, il le réduit à peu de chose et à une maigre pitance : la règle que nous imposons à la vertu, il l'impose au plaisir. Il lui commande d'obéir à la nature; or c'est peu, pour la luxure, ce qui suffit à la nature. Mais quoi ? Celui qui met son plaisir dans une vie de paresse et dans les satisfactions alternées de la bouche et des passions, cherche un bon patron d'une chose mauvaise; et, quand il y est parvenu, sous le nom de philosophie, il suit le plaisir, non celui qu'on lui recommande, mais celui qu'il pratique ; et, lorsqu'il pense que ses vices ont pour eux les préceptes, il s'y livre, non timidement et en se cachant : il s'abandonne à la luxure à visage découvert. C'est pourquoi je ne dis pas, comme la plupart des nôtres, que la secte d'Epicure est une maîtresse de mauvaises mœurs, mais je dis qu'on lui fait une mauvaise réputation ; elle est mal famée, mais l'est injustement. Et, nul ne le peut savoir, si ce n'est celui qui a été introduit à l'intérieur de l'école. L'aspect extérieur prête à ce renom et donne mal à penser. C'est comme si un homme brave était vêtu d'une robe de femme. Tant que la pudeur demeure, la vertu est sauve. Ton corps ne sera prêt à aucun outrage, mais les grelots de la folie sont entre tes mains. C'est pourquoi faisons

[1] Itaque quod unum habebant in malis perdunt, peccandi verecundiam. (Ibid.)

choix d'une étiquette honnête[1], et d'une épigraphe qui excite l'esprit à repousser les vices qui débilitent, dès qu'ils sont introduits. Quiconque marche vers la vertu, donne l'espoir d'une âme généreuse; celui qui suit le plaisir paraît sans vigueur, épuisé, marchant à la dégénérescence, condamné à finir dans la honte, à moins que quelqu'un ne lui enseigne à distinguer entre les plaisirs, afin qu'il sache quels sont ceux qui s'arrêtent dans les bornes des besoins naturels et ceux qui nous entraînent sur une pente fatale, n'ont pas de fin, et deviennent d'autant plus insatiables qu'ils sont plus assouvis. Allons, que la vertu ouvre la marche, et tous nos pas seront assurés. Le plaisir nuit quand il est excessif; avec la vertu, l'excès n'est pas à craindre, parce que la règle est en elle. Ce n'est pas un bien, celui qui souffre de sa grandeur[2].» (*De vita beata*, ch. 13.)

Sénèque blâme donc Epicure d'avoir mis en vedette, sur la façade, le mot plaisir au grand détriment de l'âme; mais Epicure lui-même fut un sage. Le plaisir qu'il recommandait et qu'il pratiquait, s'accordait avec la vertu, et ne l'a pas empêché d'émettre de beaux préceptes que Sénèque se plaisait à citer. C'est ainsi que, dans ses premières lettres à Lucilius, s'étant engagé à lui donner, à la fin de chacune quelque sentence qui en fasse le prix, c'est très généralement à Epicure qu'il l'emprunte. Il prend son bien où il le trouve; et, dans l'ép. 21[3], il dit pourquoi il se plaît à citer Epicure de préférence :

« Je cite d'autant plus volontiers les paroles remarquables d'Epicure, pour prouver à ceux qui se réclament de lui dans l'espoir d'avoir chez lui un voile pour leurs vices, que de quelque côté qu'ils se tournent, il faut vivre honnêtement. Lorsqu'ils aborderont ces petits jardins (où Epicure vivait et

[1] Constante tibi pudicitia virtus salva est: nulli corpus tuum patientiæ vacat, sed in manu tympanum est. Titulus itaque honestus eligatur.

[2] Agedum, virtus antecedat: tutum erit omne vestigium. Voluptas nocet nimia; in virtute non est verendum, ne quid nimium sit, quia in ipsa est modus. Non est bonum quod magnitudine laborat sua. (*De vita beata*, Ch. 13.)

[3] Has voces non est quod Epicuri esse judices: publicæ sunt. (Ep. 21.)

enseignait sans doute) ils verront la devise inscrite à l'entree de ces jardins : « Hôte, tu seras bien ici ; ici le plaisir est le bien suprême ; » le gardien de ce séjour sera prêt à t'accueillir, hospitalier, généreux ; il te traitera avec de la polente, il te pourvoira largement d'eau pure, et il te dira : Ne te traité-je pas bien ? Ces petits jardins, dis-je, n'excitent pas la faim, mais l'apaisent ; ils ne donnent pas une soif qui devienne plus grande par les boissons mêmes, mais l'étanchent par un moyen naturel et gratuit. J'ai vieilli dans ces plaisirs ; je te parle des besoins qui n'entendent pas raison, auxquels il faut donner une pâture pour qu'ils cessent. Car de ces désirs extraordinaires, qu'on peut différer, qu'on peut reprendre et réprimer, voilà tout ce que j'ai à t'en dire : le plaisir qui s'y rapporte n'est pas naturel, n'est pas nécessaire ; à ce plaisir, tu ne dois rien ; si tu lui accordes quelque chose, c'est de ta bonne volonté. L'estomac n'entend pas les préceptes ; il demande, il crie. Ce n'est pourtant pas un créancier difficile ; on le contente avec peu ; si seulement tu lui donnes ce que tu dois, non ce que tu peux[1]. » (Ep. 21.)

Mais, malgré tout, Epicure eut tort d'associer ces deux choses disparates : le plaisir et la vertu ; et Sénèque se rangea du côté des stoïciens, où la vertu est mieux défendue, où l'on en fait le bien suprême.

P. FAREL.

[1] Venter præcepta non audit, poscit, appellat, non est tamen molestus creditor, parvo demittitur, si modo das illi quod debes, non quod potes. (Ibid.)